

SAINT-PIERRE, Jacques, *Les chercheurs de la mer. Les débuts de la recherche en océanographie et en biologie des pêches du Saint-Laurent* (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994), 256 p.

Raymond Duchesne

Volume 48, numéro 4, printemps 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305387ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305387ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Duchesne, R. (1995). Compte rendu de [SAINT-PIERRE, Jacques, *Les chercheurs de la mer. Les débuts de la recherche en océanographie et en biologie des pêches du Saint-Laurent* (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994), 256 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 48(4), 584–586.
<https://doi.org/10.7202/305387ar>

SAINT-PIERRE, Jacques, *Les chercheurs de la mer. Les débuts de la recherche en océanographie et en biologie des pêches du Saint-Laurent* (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994), 256 p.

Nos pêcheries sont un désastre écologique et une honte nationale. Le pire est que — comme le chantait Rutebeuf — nous ne comprenons même pas «comment nous nous sommes mis à honte, en quelle manière!» Surpêche? Mauvaise gestion de la ressource? Incurie politique? Trop de science? Trop peu de science? On s'y perd. Aussi faut-il accueillir avec intérêt tout ouvrage susceptible de jeter un peu de lumière sur le jeu des forces sociales et politiques qui nous a conduits à cet état de fait. Le livre de Jacques Saint-Pierre est de ceux-là. Consacré aux débuts de l'océanographie et de la biologie marine dans l'estuaire et le golfe du Saint-Laurent, il cerne la part des scientifiques, qui ont été bien plus que des comparses, dans la transformation des pêcheries atlantiques du Canada.

Passons rapidement sur le premier chapitre, qui traite de l'histoire naturelle du Saint-Laurent avant 1920. Le récit, qui va du jésuite Louis Nicolas,

auteur trop discret d'une *Histoire naturelle... des raretés américaines*, à M^{gr} Alexandre Vachon, grand défenseur de l'enseignement universitaire des sciences au Québec, est rondement mené, mais ne nous apprend rien de neuf. On avait lu ailleurs ces descriptions de la pêche à l'anguille ou au marsouin sur les berges de Kamouraska, de même que cette recette de séchage de la «moluë» datant du grand siècle. Ce premier chapitre sert tout au plus à établir que les vrais commencements de l'océanographie et de la biologie marine au Québec datent de 1930.

On n'entre dans le vif du sujet qu'au deuxième chapitre, au moment où l'attention se porte sur le début d'une partie à trois où les chercheurs vont donner la réplique aux administrateurs des pêches et aux pêcheurs eux-mêmes. Saint-Pierre cerne très clairement la dynamique qui s'instaure entre les acteurs: laissés à eux-mêmes, les chercheurs ont tendance à travailler sur du fondamental et sur des projets à long terme, ce qui n'a pas l'heur de plaire aux politiciens, aux fonctionnaires des pêches et aux plus éclairés des pêcheurs eux-mêmes. Qui a raison? Qui a tort? Les scientifiques, qui soutiennent qu'on ne peut bien gérer la ressource sans connaître de fond en comble l'écologie d'espèces comme la morue ou le homard, ou les pêcheurs, qui demandent surtout qu'on les aide à faire face à l'évolution des techniques et aux soubresauts d'un marché capricieux? Entre 1930 et 1960, les pêcheurs de la Gaspésie et de la Côte-Nord ont bien du mal à suivre le mouvement: la morue salée-séchée qu'on exportait vers les Antilles et la Méditerranée doit céder la place aux filets congelés que réclament désormais les ménagères nord-américaines. Les techniques de pêche évoluent aussi: la petite «barge» gaspésienne qui faisait l'orgueil de chaque famille de pêcheur et la technique séculaire de la ligne à la main sont détrônées par la palangre actionnée par un treuil mécanique, puis par le chalut. Comme dans toutes les industries, la mécanisation augmente les rendements, au moins temporairement, mais elle «libère» des masses de travailleurs et bouleverse des communautés fragiles. L'exode gaspésien commence. Au milieu de la tempête, les fonctionnaires du Département des pêcheries vont se donner une mission paradoxale: moderniser la tradition. Au lieu de laisser libre cours aux forces du marché et au progrès technologique, qui favorisent la concentration des moyens de production, le Département des pêcheries consacre des efforts considérables à créer et à maintenir de petites unités de production éparpillées sur tout le littoral: petites coopératives de pêcheurs, glaciers, neigères et séchoirs de petite taille, etc. Un bel exemple de cette action d'arrière-garde menée par les chercheurs du Département des pêcheries est le développement, au milieu des années cinquante, de «Gaspésiennes», petites embarcations de pêche ouvertement inspirées de la barque traditionnelle. Alors que les chalutiers européens de fort tonnage viennent déjà piller le golfe au nez et à la barbe de nos pêcheurs, une cinquantaine de ces embarcations désuètes seront construites avec l'aide de l'État pour le «bénéfice» de pêcheurs québécois. Encore dans les années soixante, alors que la supériorité du chalut arrière est amplement démontrée, le Département des pêcheries travaille à améliorer le chalut par le travers. Comme le reconnaissait lui-même, à la fin de sa carrière, le docteur Arthur Labrie, longtemps sous-ministre des Pêches et, à ce

titre, principal stratège de cette politique paradoxale consistant à mettre la recherche scientifique au service de la tradition: «Nous avons le temps contre nous, c'était la fin d'une époque» (p. 183). Mais sans doute, comme le déclamaient Cyrano, est-ce bien plus beau quand c'est inutile...

Si Saint-Pierre campe bien les différents acteurs du drame, sa préférence, on le sent bien, va aux chercheurs. Cela nous vaut de longues descriptions de travaux sur la morue, le homard, le saumon, le béluga, le hareng, la lamproie, alouette! Cela nous vaut aussi quelques passages où l'auteur tente de justifier toute cette science par d'hypothétiques retombées pratiques sur les pêcheries. Cela expliquerait-il aussi qu'il ne tire pas toutes les conséquences d'un fait capital qui s'est produit en 1957: la refonte de la loi de l'assurance-chômage? Pour enrayer le déclin rapide des communautés du littoral atlantique, Ottawa se résigne à assurer, par des prestations de chômage, un revenu minimal aux travailleurs saisonniers que sont les pêcheurs. Ce que ni la recherche scientifique ni l'activisme des fonctionnaires du Département des pêcheries n'avaient pu accomplir en cherchant à développer une exploitation optimale de la ressource, la bureaucratie fédérale le réalisera en un tour de main par le biais d'un transfert massif de richesse.

Les expédients politiques s'étant révélés bien supérieurs à la recherche scientifique pour régler la crise chronique des pêcheries atlantiques, on assiste, à partir de 1960, au démembrement des institutions mises en place dans les années trente et quarante. Le Département des pêcheries est «réorganisé» en 1963 et perd, à cette occasion, beaucoup de son allant. L'École supérieure des pêcheries, école d'État affiliée à l'Université Laval depuis sa création en 1938, disparaît également en 1963. Jacques Saint-Pierre s'arrête au seuil de cet épisode et c'est à Guy Lacroix, qui signe une postface très intéressante, que revient le soin de narrer l'exode des chercheurs du Département des pêcheries vers les départements d'océanographie et de biologie marine des universités canadiennes.

Qu'apporte l'ouvrage au débat sur les pêcheries atlantiques du Canada? Fruit d'une solide recherche, bien ramassé et bien écrit, il jette une lumière nouvelle sur le rôle des scientifiques dans les premiers actes de cette tragédie nationale. Il nous rappelle également, si besoin était, que le savoir scientifique ne suffit pas, dans les affaires humaines, à empêcher le pillage des ressources et la dilapidation de la «rente naturelle».